

LE TEMPS DE LA MORT
ВРЕМЕ СМРТИ/ VREME SMRTI

DOBRICA ĆOSIĆ

EXTRAIT

Traduit du serbe par Dejan M. Babić

QUATRIÈME PARTIE
Chapitre neuf

17

Le maréchal Mišić considère l'ordre donné à l'armée de se replier à travers l'Albanie et le Monténégro jusqu'à la côte comme une absurdité de la politique de Pašić et de la stratégie de Putnik. Il ne peut accepter cet anéantissement définitif de l'armée et de l'Etat serbes, au nom d'une responsabilité et d'un devoir plus lourds et plus importants que ceux relevant ordinairement d'un commandant et d'un maréchal. Mais, maintenant qu'il est acculé dans Peć, contre les montagnes des Prokletije et de la Mokra Gora, avec une armée réduite au tiers de ses effectifs, affamée, en haillons et nu-pieds dans la neige, comment pourrait-il suivre son idée et ne pas exécuter cet ordre suicidaire dans lequel il n'y a ni exploit, ni honneur ?

Il s'enferme dans la chambre d'hôte de la maison du bey où a été installé le quartier général de l'armée et toute sa famille qu'il traîne avec lui, ce qui le met en colère et l'humilie devant les soldats dont les familles et les maisons subissent la captivité ; aussi refuse-t-il de manger, de dormir, et même d'échanger la moindre parole avec les siens. Dragutin fait chauffer son poêle, lui apporte du thé et des biscuits, la nuit dernière il est venu déposer en cachette, sur la sofa près de la porte, une corbeille pleine des plus belles pommes de la Metohija. Et il a or-

donné au colonel Hadžić de le tenir informé seulement de l'évolution sur le front monténégrin et des événements qui modifient sensiblement la situation actuelle. Mais l'ennemi avance irrésistiblement, depuis l'aube on entend les canons, les événements se précipitent et rendent de plus en plus difficile une éventuelle modification de l'ordre de Putnik ; dans quelques heures il ne pourra plus décider de rien. Les cigarettes lui brûlent les doigts, son front est collé à la vitre de la fenêtre : surplombant la forêt de fumées bleues qui s'élèvent au-dessus de Peć, il voit les sommets abrupts et enneigés des Prokletije : la débâcle est sous eux, au-dessus d'eux, et derrière eux.

Il se décide malgré tout à convoquer tous les commandants des Armées qui, sur le chemin de leur retraite, passent aujourd'hui par Peć, avec l'intention d'essayer de les convaincre de ne pas exécuter le dernier ordre du Haut Commandement. Alors qu'il les attend, anxieux de connaître leurs points de vue, son aide de camp vient lui annoncer la visite de Vukašin Katić. Il est effrayé à l'idée de rencontrer son ami qui a sûrement une opinion différente de la sienne sur cet exode serbe ; il redoute la force d'argumentation de Vukašin, qui lui permet d'être convaincant même lorsqu'il défend les idées les plus funestes. Aussi dit-il à son aide de camp de prier monsieur Katić de repasser demain matin. D'ici là, il aura pris sa décision définitive. Mais il n'a pas le temps de penser à un ami qui lui devient de moins en moins proche. Le maréchal Stepa Stepanović et les généraux Pavle Jurišić-Sturm et Mihajlo Živković font leur entrée. Ils se saluent comme si se trouvait au milieu d'eux un mort allongé sur la table à laquelle ils s'installent.

Le maréchal Mišić prend immédiatement la parole :

– Je vous ai convoqués afin que nous réfléchissions ensemble à l'aventure dans laquelle nous nous lançons. Le gouvernement et le Haut Commandement se sont enfuis en Albanie. A présent, nous quatre, ainsi que Bojović et Gojković, absents, sommes responsables du destin du reste de notre armée et de notre peuple.

– Nous sommes responsables, Mišić, dans la limite des attributions que nous confient la loi et le Haut Commandement. Au-delà, nous ne le sommes plus !

– L'Etat a sombré en même temps que ces lois, Stepa, quant au Haut Commandement, il a quitté la patrie. Et à présent tous nos mandats se trouvent dans notre conscience et dans notre tête. Je t'en prie, écoute-moi d'abord... Depuis la Save et le Danube, et jusqu'à Prizren et Peć, nous nous replions en direction de nos alliés, qui, selon leurs promesses, viennent à notre secours, alors qu'il n'y en a nulle trace. N'importe quel soldat du Train ou berger serbe aura compris que les Alliés nous ont dupés. Trahis ! Or notre Haut Commandement nous envoie à travers l'Albanie, vers le littoral, où, de nouveau, les Alliés sont censés nous attendre ! Un tel ordre n'a pu être donné que par des gens dépourvus de raison ou de conscience, et ne peut être exécuté que par des désespérés et des lâches !

– Si tu continues ainsi, Mišić, je serai obligé de partir d'ici sans te saluer. C'est le quartier général de l'armée, et non une auberge !

– C'est le quartier général de la Première armée, Stepa. Et on doit y dire la vérité sur notre situation. Ici on doit penser, et non pas courber l'échine !

– Maréchaux, s'il vous plaît, discutons de ce pour quoi nous nous sommes réunis, dit avec colère le général Živković.

– La situation est terrible. Nous n'avons plus de communications avec le Haut Commandement, et celles que nous conservons avec nos troupes sont faibles. A présent, Messieurs, il est très important que les communications entre nous quatre ne soient pas interrompues. En ce qui concerne notre salut, nous ne devons-nous fier sans réserve à aucune intelligence, dit modestement le général Sturm.

– Dis-nous, Mišić, pourquoi tu nous as convoqués.

– Je vais te le dire, Stepa. Mais d'abord mettons-nous d'accord sur notre situation. Je vais énumérer les faits, et vous, vous pourrez me démentir. Notre armée connaît un effondrement de son moral. Les désertions sont devenues massives, des régiments sont réduits des effectifs de bataillons. Si nous nous serrons la ceinture, nous aurons de la nourriture pour l'armée et du fourrage pour le bétail pendant quatre ou cinq jours encore, or notre marche forcée jusqu'à Skadar et Saint-Jean-de-Medova doit durer de huit à dix jours. Dans les montagnes albanaises et auprès d'une population albanaise pauvre qui nous déteste,

nous tue et nous pille, nous ne pourrions nous procurer de la nourriture même par la force. Est-ce la vérité, Messieurs ?

– C'est vrai, acquiescent Živković et Sturm.

– Lors de notre traversée du Monténégro, nous ne trouverons pas non plus de nourriture. Les Monténégrins aussi connaissent la famine. Nous allons souffrir de la faim, Stepa. Toute notre armée est en haillons et nu-pieds, or il fait froid. Exténuée par de durs combats et de longues marches, elle va être décimée par le gel et la faim dans les montagnes albanaises et monténégrines. Durant toute cette marche suicidaire, les Albanais tendront des embuscades à notre armée et nos réfugiés ...

– Cela me préoccupe beaucoup, moi aussi, dit le général Živković.

– Mais avant de nous lancer dans cette tragique aventure, nous devons détruire toute notre artillerie, nos équipages du Train, tout notre équipement militaire, à l'exception des fusils et des cartouchières, et tuer le bétail attelé. Nous deviendrons une foule de mendiants, et non plus une armée ! Sont-ce des faits ou bien suis-je en train de raconter des bêtises ?

Sturm et Živković hochent la tête. Stepa, renfrogné, regarde par la fenêtre les montagnes enneigées.

– Le maréchal Putnik nous ordonne de convaincre nos troupes de croire dans les Alliés.

– Et de tenir jusqu'au bout ! Comme il sied aux chefs de l'armée serbe !

– Au nom de quoi, Stepa, faut-il persévérer dans cette illusion et cette tromperie ? Ces mêmes Alliés ne nous ont-ils pas, au printemps dernier, caché, à nous, leurs alliés qui tenions seuls tout le front balkanique, leur arrangement pour donner la Dalmatie à l'Italie et le Banat à la Roumanie ? Les Russes n'ont-ils pas, toujours au printemps dernier, refusé de recevoir Pašić à Petrograd ? N'ont-ils pas, pendant tout le printemps et l'été, exercé une pression sur nous pour qu'à cause de leurs échecs sur tous les fronts nous franchissions la Drina et la Save et, sur la route de Zagreb et de Budapest, risquions de nous faire battre à plate couture ? Nos chers Alliés ne nous ont-ils pas empêchés d'attaquer la Bulgarie avant que celle-ci mobilise, de défendre ainsi la voie ferrée conduisant à Salonique et d'assurer notre retraite vers le sud ? Ne nous ont-ils pas continuellement affir-

mé que la Bulgarie ne nous attaquerait pas et qu'ils nous défendraient ? Comment pouvons-nous oublier que, dès le premier jour de l'attaque allemande, ils nous ont promis une aide de cent cinquante mille soldats venant de Salonique, et que deux corps d'armée russes traverseraient la Roumanie pour nous rejoindre ? Comment, à présent, pourrions-nous croire qu'ils vont nous attendre sur la côte, alors que pendant tout l'automne, chaque jour, ils nous ont demandé : résistez encore un peu, tenez le coup encore quelques jours, notre aide arrive, la victoire est à vous ! Or, Messieurs, cela signifiait une seule chose : Serbes, faites-vous tuer jusqu'au dernier !

La voix du maréchal Mišić se brise ; tous se sentent mal à l'aise de le voir trembler, aussi baissent-ils les yeux et gardent-ils le silence.

– Tout cela est la vérité, mais elle n'est pas complète, finit par dire le maréchal Stepanović. Si les Alliés ne nous avaient pas fourni des armes et accordé un emprunt pour la guerre, dès l'automne dernier, après la chute de Belgrade, nous aurions baissé pavillon. Si nous n'avions pas nos Alliés, l'Autriche-Hongrie nous aurait écrasés depuis longtemps. Attends, Mišić, laisse-moi aller au bout de ma pensée. Aurais-tu une aussi mauvaise opinion des Alliés si tu t'apercevais que leurs tromperies à l'égard de la Serbie ne sont pas entièrement des tromperies ?

– Comment cela ?

– Parfaitement ! Peut-être ne peuvent-ils pas nous aider. Car sur tous les fronts ils subissent de graves revers. Après la chute de Kovno, les Russes ont commencé une grande retraite vers l'est, puis il y a eu l'échec de l'offensive française en Champagne, les Anglais ont été battus à Loos et à Gallipoli. En ce moment les Puissances Centrales sont beaucoup plus fortes. Et nos souffrances présentes n'ont pas été uniquement provoquées par les mensonges des Alliés, mais aussi par leur impuissance. Le vainqueur de cette guerre est incertain, Mišić, Incertain !

– C'est une raison d' plus pour ne pas décimer en vain le reste de notre armée. Pour ce qui est de l'impuissance des Alliés à nous aider, c'est seulement, Stepa, ta regrettable naïveté qui se manifeste. La débâcle de la Serbie et la perte des Balkans pour les Alliés n'est pas le résultat de leur impuissance militaire mais la confirmation que les chefs de guerre alliés ont adopté une

stratégie stupide. Car les états-majors alliés ne se rendent pas compte de l'importance du front des Balkans, et du fait qu'ils aient pu compter jusqu'à présent sur les Serbes pour défendre à leur place les Dardanelles et Istanbul. Ils nous sous-estiment et nous sacrifient !

Le maréchal Stepanović l'interrompt :

– Et maintenant, que devons-nous faire, d'après toi ?

– Nous devons rassembler nos troupes, les faire se reposer quelques jours puis nous lancer résolument à l'offensive. En direction de Mitrovica ou de Skoplje.

Tous les trois lui jettent un regard stupéfait.

– Oui, Messieurs. Nous n'avons que deux possibilités : en exécutant l'ordre du Haut Commandement, commettre un suicide d'une manière indigne, ou bien lancer une offensive. Nous battre ! C'est une tentative de salut qui peut, je le crois, réussir, si...

Le maréchal Stepanović l'interrompt de nouveau :

– Et si elle ne réussit pas ?

– Si elle ne réussit pas, au moins aurons-nous tenté l'impossible pour notre salut.

– Tu crois vraiment que notre armée, dans l'état où tu l'as décrite tout à l'heure, est capable de lancer une offensive ? Et ce contre ces mêmes ennemis qui nous ont décimés et repoussés jusqu'à la Metohija ?

– Je sais, Živković, que nos chances de succès sont faibles. Mais elles existent. Et uniquement dans cette tentative. N'avons-nous pas accompli un miracle l'année dernière ? Dans notre armée il existe toujours la force de se battre, il y a encore la volonté de résister.

– Il n'est pas question d'une offensive ces jours-ci et dans l'état actuel de notre armée. Ce serait un sacrifice vain et cruel du reste de la meilleure partie de notre armée.

– Bien, Sturm, crois-tu vraiment que les Alliés nous attendront sur la côte albanaise ? Que deviendrons-nous s'ils ne nous attendent pas ? Je désire que, tous les trois, vous vous prononciez sur ce point.

– Moi aussi, je doute de l'aide des Alliés. Cependant, c'est quand même un risque moindre que l'offensive que tu proposes,

Mišić, dit le général Živković, et le maréchal Stepanović poursuit :

– Je désire conclure cette délibération inutile par la déclaration suivante : il n'existe pas une seule condition favorable pour l'offensive que propose le maréchal Mišić. Ce serait une aventure désespérée où nous sacrifierions l'armée et détruirions toutes les chances de poursuivre la guerre et de libérer la patrie. Je suis un soldat et je n'oublierai pas jusqu'à la mort que l'armée existe tant qu'elle obéit au Commandement et exécute ses ordres. L'armée, Mišić, peut survivre à n'importe quelle défaite, mais pas à une non-exécution des ordres de son Haut Commandement. Et en particulier de cet ordre, contre lequel tu t'insurges en violant ton serment, comme un putschiste.

Le maréchal Mišić pâlit et devient muet : il est seul. Tout est perdu. Le silence se prolonge. Le maréchal Stepanović se lève et dit :

– Allons déjeuner, puis au travail. L'ordre du Haut Commandement doit être exécuté.

Offensé et désespéré, le maréchal Mišić ne les salue pas, reste assis à la table et regarde par la fenêtre les Prokletije enneigées. Le colonel Hadžić entre et tente de s'adresser à lui : il lui enjoint de la main de le laisser. Il se promène dans la vaste chambre pleine de caisses de l'état-major, s'arrête devant la fenêtre et regarde fixement le Patriarcat de Peć : de là, il y a deux siècles, le patriarche Arsenije Ćarnojević, fuyant les Turcs, a conduit les Serbes en exil, au nord, au-delà de la Save et du Danube, et ce voyage était sans retour. A présent les Serbes ne partent-ils pas encore d'ici pour l'exil, mais au sud, vers la mer, et de nouveau pour toujours ? Pourquoi, pour se maintenir, ne pas admettre la défaite et demander la paix ? Rester esclave, mais sur sa terre, et de nouveau s'insurger et arracher la liberté ? Que valent les lois d'Etat, les serments militaires et l'honneur national devant la nécessité de sauver sa vie ? Et qu'est-ce qui l'empêche encore de vivre selon ses convictions ?

Le, colonel Hadžić dépose sur sa table deux télégrammes de Cetinje, le maréchal Mišić n'y jette même pas un coup d'œil.

Il marche dans la chambre, fume, écoute les cloches du Patriarcat de Peć et souffre de sa défaite devant les commandants des Armées ; il ne peut oublier aucune des paroles de Stepa. Et avec cette amertume dans l'âme il partira demain matin de Peć en direction de Berane, puis par Podgorica, pour Skadar ; là se terminera sa carrière militaire. Le colonel Hadžić entre de nouveau et demande :

– Que dites-vous de ces dépêches, Monsieur le Maréchal ?

Il les prend et lit : le délégué du Haut Commandement serbe auprès du Haut Commandement monténégrin à Cetinje transmet le texte du communiqué officiel allemand, qui dit que, dans la guerre contre la Serbie, l'Allemagne a atteint son objectif et qu'elle arrête ses opérations contre elle. Le second télégramme vient de Londres, Il annonce que les troupes allemandes se retirent de la Serbie sur le Danube.

– L'offensive ! s'écrie le maréchal Mišić, excité, et il frappe le colonel Hadžić sur l'épaule.

Hadžić sourit et lui remet deux rapports de divisions informant qu'on dispose de renseignements selon lesquels, dans quelques jours les troupes austro-hongroises se seront retirées de la Serbie pour être dirigées contre les Russes qui ont lancé une grande offensive.

– Eh bien, ne s'agit-il pas là des conditions pour une offensive ? s'écrie-t-il de nouveau, et il mord la pomme qu'il n'a pas pu manger après le départ des commandants des Armées. Et, sans se soucier de l'approbation de Hadžić, il écrit une lettre aux commandants des Armées où il les informe des rapports qu'il a reçus et les invite à venir immédiatement à son état-major pour une réunion. Ils arrivent rapidement, soupçonneux et sombres, et lui, calme et sûr de lui, leur tend les télégrammes et comptes rendus pour qu'ils les lisent eux-mêmes. Le maréchal Stepanović prend la parole en premier :

– Ceci est bien l'annonce d'une modification de la situation militaire. Mais nous ne pouvons pas prendre ces éléments pour argent comptant sans les avoir vérifiés.

– Ordonnons aux divisions d'envoyer des patrouilles de cavalerie profondément dans les lignes arrières de l'ennemi,

pour étudier ses mouvements, propose le général Sturm, approuve par le général Živković.

– Je suis d'accord, dit modestement et pensivement le maréchal Stepanović.

– Parallèlement, nous devons suspendre sur-le-champ l'exécution de l'ordre du Haut Commandement d'abandonner notre territoire, et ordonner aux états-majors des divisions de préparer d'urgence leurs troupes pour une offensive, déclare d'une voix basse mais décidée le maréchal Mišić, surpris qu'ils aient aussi facilement accepté sa proposition. Le fait que même le maréchal Stepa renonce facilement et sans opposition à ce qu'on quitte la patrie sans délai et admette qu'on cherche le salut dans le combat sur notre terre, constitue pour lui la plus forte preuve qu'il est sur la bonne voie.

Les commandants des Armées, presque en chuchotant, adhèrent à la proposition de Mišić et commencent à rédiger la directive stratégique de l'offensive.

19

Dans l'antichambre, Dragutin est accroupi près des caisses, il colle son visage contre le trou de la serrure et écoute la discussion à voix basse des commandants des Armées. Il ne comprend et n'entend pas certaines choses, mais il entend et comprend bien qu'on ne va pas en Albanie, qu'on prépare une offensive en direction de leurs foyers. Il dévale l'escalier vers la cour pour annoncer l'offensive aux soldats de l'état-major, et, pour fêter ça, il vide avec eux une petite gourde d'eau-de-vie, les laisse joyeux, et se met à courir, au crépuscule, à travers Peć pour répandre la nouvelle inattendue, magnifique, salvatrice :

– Frères et sœurs, peuple martyrisé, n'ayez plus peur ! Nous n'irons pas en Albanie ! On passe à l'offensive ! Le maréchal Mišić mène l'offensive !

– Comment le sais-tu ? Qui es-tu ?

– Je suis l'ordonnance du maréchal Mišić !

– Bravo ! Et tu dis : l'offensive ? Il n'y a pas de problème, il n'y a que deux solutions : la mort ou l'offensive. Vive le maréchal Mišić ! Les gars, c'est celui qui a flanqué une raclée à Po-

tiorek sur le Suvobor ! Qui a de l'eau-de-vie, je donne dix dinars pour une bouteille !

– Pourquoi baissez-vous la tête, les artilleurs ? Graissez vos canons on passe à l'offensive ! Je suis de l'état-major de la Première armée. Je le jure sur la tête de mes enfants !

– Aleksa, tu entends ? J'entends, et comment ! Tanasko est graissé.

Mais, les gars, ne vous avais-je pas dit que même Dieu ne peut rien contre les Serbes ! Tire au ciel, pas sur Prokletije ! Živorad, où est ta petite flûte ? Les gars, lorsqu'on court à la ruine, j'aime périr glorieusement.

– Mesdames, fonctionnaires, commerçants et autres citadins n'achetez pas de chevaux ni de mules, ne gaspillez pas votre fortune, nous n'allons pas en Albanie ! Les maréchaux et les généraux ont ordonné l'offensive ! Les femmes et les enfants, préparez-vous à rentrer chez vous !

– Qui est ce fou ? L'aide de camp du maréchal Mišić, monsieur. Mais, mes amis, est-ce possible ! Et comment, que c'est possible ! Les Russes sont arrivés jusqu'à Budapest et ont pris Varna ! Les Français et les Anglais ont repris Skoplje ! Les Bulgares sont en fuite ! Seigneur, tu as donc eu pitié de nous ?

– Les amis, embrassez-vous ! Avant la Saint-Nicolas nous serons tous dans nos maisons !

– Que dit ce malheureux ? Un commandant de l'état-major de Mišić ! Il affirme que les prisonniers de guerre arrivent ! Où sont-ils ? Dans la cour du bey. Plusieurs centaines, mais il en arrive d'autres !

Les soldats et les civils se dirigent vers la cour du bey et encerclent l'état-major de la Première armée ; ils y trouvent une dizaine de prisonniers, mais tous racontent à d'autres qu'il y en a des centaines, impossible de les compter. Ceux qui ne croient ni à l'offensive ni à la multitude de prisonniers, sont injuriés et insultés par la majorité qui y croit. Les gens commencent à chanter autour des feux, partout dans Peć. Les soldats, dans l'allégresse, tirent en l'air. Aleksa Dačić mène une ronde autour des canons, accompagné d'une petite flûte. Autour de la ronde se rassemblent des blessés, des forçats, des aliénés, des sourds-muets. Les gens s'embrassent, s'interpellent en criant, nombreux parmi eux pleurent de joie. A Peć on fête presque jusqu'à

minuit la foi retrouvée dans le salut. Et cela se célèbre comme une victoire militaire.

Tard dans la nuit, Dragutin, ivre, rentre à l'état-major et tombe sur la poitrine devant le maréchal Mišić :

– Je me suis réjoui avec le peuple, monsieur le Maréchal.

– Mais tu es ivre mort !

– L'offensive, monsieur le Maréchal !

– Va dormir tout ton soûl, lui dit-il en souriant. Depuis le départ de Valjevo il sourit pour la première fois. Il retourne à la fenêtre, l'entrebâille pour écouter les flûtes parmi les feux dans Peć. C'était ainsi également l'année passée, à la veille de l'offensive du Suvobor. Il s'effraie de sa joie et ferme la fenêtre. Il allume le poêle, le feu commence à flamber, il s'assoit tout près, découpe une grosse pomme rouge et regarde fixement les pépins sombres et luisants : des arbres immenses, au soleil et au vent, courbés sous le poids des fruits. Il ne mange pas la pomme.

20

Dès que le maréchal Stepanović et les généraux Živković et Sturm entrent dans sa chambre sans s'être fait annoncer, à l'expression de leurs visages et leur manière de le saluer, le maréchal Mišić pressent un grand choc. Avant même de s'asseoir à la table, le maréchal Stepanović lui tend les comptes rendus de trois divisions. Les Bulgares, avec les bandes albanaises, ont occupé Djakovica et sauvagement massacré la population serbe ainsi que les soldats qui n'avaient pas réussi à se retirer ; l'ennemi se trouve à une trentaine de kilomètres de Peć, et les régiments serbes s'enfuient en désordre ; le pillage de maisons albanaises et la désertion de soldats ont pris des proportions considérables. Le maréchal Mišić ne termine pas la lecture du deuxième compte rendu, il ne veut pas le connaître, et quand il lit, dans le rapport du commandant de la division de la Šumadija : « Les troupes ne sont plus en mesure de mener un combat quelconque et encore moins l'offensive envisagée, car elles sont faibles en nombre, et en outre en haillons, nu-pieds et affamées,

cependant que le bétail est épuisé et incapable de tirer des voitures ... », il dit, furieux :

– Ils s'enfuient, bien entendu, car ils n'ont aucune raison de se faire tuer en se retirant en Albanie. Mais si nous leur donnions l'ordre : En avant à la maison ! - alors ces mêmes soldats attaqueraient l'ennemi comme des tigres !

– Ce sont des paroles vides, Mišić. Tout est clair, absolument tout.

Nous n'avons plus de quoi nous persuader l'un l'autre. Notre situation s'aggrave si rapidement que nous n'avons pas le droit de repousser d'une seule minute l'exécution de l'ordre du Haut Commandement. Nous avons inutilement perdu deux jours et diminué d'autant la nourriture pour le voyage des hommes et des chevaux. Il faut immédiatement commencer à détruire l'artillerie, les munitions et tout l'équipement que nous ne pouvons pas emporter. Et demain, de bonne heure, quitter Peć et partir par les itinéraires prévus, dit le maréchal Stepanović avec l'approbation des généraux Sturm et Živković.

Le maréchal Mišić se prend la tête entre les mains et se sent anéanti. Il est seul. Et que peut-il tout seul ? Il lève la tête et balbutie :

– Je ne peux pas accepter le désastre de mon armée en Albanie.

– Et quel désastre acceptes-tu ?

– Je n'accepte pas, Stepa, la fuite dans le désastre ! s'écrie-t-il, et il continue en criant : Je n'accepte pas que nous détruisions nous-mêmes notre artillerie et nos obus, brûlions notre équipement militaire et nos équipages du Train, tuions notre bétail, et abandonnions les blessés, les femmes et les enfants ! Je n'accepte pas que nous fuyions comme une horde de mendiants, avec des sacs et des bâtons, dans un pays étranger et hostile ! Je ne veux pas achever par la faim et le froid le reste de mon armée ! Je ne veux pas mentir à mon armée en prétendant que les Alliés l'attendent sur le littoral ! Je ne veux pas la mener à la mort au moyen de mensonges et de tromperies !

– Assez, assez ! Nous savons ce que tu ne veux pas. Dis-nous ce que tu veux.

– Je veux, Stepa, que nous rassemblions nos troupes et, avec les Monténégrins, tentions une percée par le Sandžak ! Ou, peut-être, en direction de Skoplje et Salonique, si vous êtes vraiment convaincus que les Alliés nous accueilleront. Il y a eu trop de fuites stratégiques, je suis pour une bataille décisive, quoi qu'il arrive !

– Mais si nous la perdons, et nous la perdrons sûrement ?

– Si nous la perdons, Sturm, alors nous enverrons des parlementaires à l'ennemi pour demander la paix !

– La paix ?!

– C'est une paix honorable, Živković ! Une paix pour la survie du peuple !

– Maintenant ? Ici dans la Metohija ? Qui t'autorise à capituler ? s'écrient-ils tous les trois.

– Vous êtes pour une capitulation déshonorante ! Vous vous enfuyez lâchement de votre pays pour faire mourir l'armée, par la famine et le froid, dans un pays étranger ! Pourquoi n'ôtez-vous pas vos képis devant l'ennemi ici, près du Patriarcat de Peć ? Jetez ici vos insignes de généraux et de maréchal !

21

L'ordonnance Dragutin, accroupi dans l'antichambre contre la porte, derrière les caisses, la tête collée contre l'huis en entendant les cris du maréchal heurte sa tête contre la porte, s'agenouille et reste ainsi, abattu et tremblant, à écouter la dispute des commandants et les menaces réciproques de sortir son revolver. De la chambre, la femme et les fils de Mišić sortent en courant ; des officiers, des aides de camp, des sentinelles, emplissent le couloir et l'escalier de la maison du bey : ils écoutent le diktat du maréchal Stepanović :

– ...Détruire les canons, les caissons d'artillerie et les munitions en les enterrant ou en les faisant sauter, et emporter les culasses et les viseurs. Toutes les voitures, les moyens de communication et l'ensemble de l'équipement militaire et sanitaire doivent être brûlés. Tout le bétail et les chevaux de trait

valides doivent être utilisés pour le transport de la nourriture restante, tandis que le bétail épuisé doit être abattu...

– Ce n'est pas votre patrimoine ! C'est la peine du peuple et la sueur des paysans ! Qui vous donne le droit de l'anéantir hors du combat ? Pourquoi, au moins, n'épuisez-vous pas les munitions d'artillerie contre l'ennemi, lâches !

– Retire ce que tu viens de dire !

– Je refuse ! Vous ne sortirez pas vivants d'ici avant de signer, pour nos descendants, le procès-verbal de votre capitulation, fils de chiens !

Louise, l'épouse de Mišić, pousse un cri d'effroi, leurs fils l'entraînent dans sa chambre, les officiers se retirent dans leurs bureaux, les ordonnances dévalent l'escalier, mais Dragutin ne peut pas se lever : il est agenouillé contre la porte et s'accroche au mur. Quelqu'un éteint la lampe dans l'antichambre, il dégringole l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, sort dans la cour, s'approche d'un petit groupe de prisonniers rassemblés autour d'un feu, recule, effrayé, trouve quelques soldats et palefreniers appuyés contre une remise, et dit :

– Les gars, tout est fichu ... Tout!

22

Le maréchal Mišić passe la nuit à fumer, près de la fenêtre, et à contempler les incendies dans Peć et le long de la Bistrica ; les flammes sont hautes et éclatantes, les fumées se perdent dans le ciel, des explosions de munitions, qu'on brûle, font trembler la vieille maison et grincer les poutres et le plafond. Il est seul, il a éteint la lampe, Dragutin ne chauffe pas le poêle ; les reflets des feux éclairent la chambre et se poursuivent avec les ombres sur les murs et le plafond. Il a chaud de tant de braises sous les Prokletije ; la nuit gelée sent le brûlé. Où aller après tant de feux et tant de cendres ? Qu'est-ce qui brûle, en vérité, cette nuit au pied du Patriarcat de Peć ? Ce ne sont pas seulement le matériel de guerre et les biens des réfugiés, qu'on ne peut pas emporter au sommet des Prokletije, du Ćakor et du Rožaj. Ici brûlent la force vitale et la volonté du peuple serbe. Ici brûle ce qui est beaucoup plus important que l'être étatique de

Putnik et de Pasić. Cela se passe-t-il par la loi du destin et de la Providence, ou bien par la faute et la culpabilité humaines ? Il réfléchit à tout ce qu'il a fait depuis le début de cette guerre, et ne pense pas avoir mal agi. Mais d'un seul coup il s'effraie de sa non-culpabilité et de cette confiance en lui-même. Il arpenté la chambre : que pourra-t-il encore faire quand le jour se lèvera ? Car chaque matin quelque chose d'autre commence. Qui n'existait pas. Il marche, les cloches du Patriarcat de Peć commencent à sonner ; il regarde : les feux sont de plus en plus pâles, les fumées s'épaississent et forment un nuage plus sombre ; le jour pointe, mais tout est plus sombre. Le pommier dans le jardin noircit, l'homme pendu à sa branche noircit. Les cloches du Patriarcat de Peć sonnent. Il ouvre la fenêtre et crie :

– Sentinelle ! – l'officier de garde accourt sous la fenêtre.
– Qui s'est pendu là-bas ?

L'officier court jusqu'au pommier, balance le pendu, le regarde attentivement, revient lentement et dit :

– Votre ordonnance, Dragutin, monsieur le Maréchal.
– Dragutin ? Regarde mieux, descends-le !

L'officier tire le pendu par les jambes et casse une grosse branche du pommier, qui retentit, craque et tombe sur le pendu. L'officier, sans revenir, crie :

– C'est lui, Dragutin !

Le maréchal Mišić ôte son képi et reste tremblant à la fenêtre ouverte : moi aussi je suis coupable. Le grand coupable devant les hommes, pécheur devant les enfants et Dieu. Quand il avait dit à sa mère qu'il était devenu commandant, elle avait jeté un coup d'œil sur le Baćinac, s'était tue un instant puis avait dit : « Je suis heureuse, mon fils, que tu sois parvenu, grâce à ton intelligence, à être obéi par des hommes ... Mais je suis effrayée quand un homme, et surtout quelqu'un des miens, a beaucoup de pouvoir sur les autres. Cela ne laisse augurer rien de bon, petite puce ». La guerre au Kosovo est bien perdue. C'est lui qui l'a perdue. Il ferme la fenêtre.

Il ordonne au colonel Hadžić de faire immédiatement enterrer Dragutin, de brûler toutes les archives de l'état-major, et de faire tirer en direction de l'ennemi tous les obus restants de la Première armée, puis de se conformer en tous points à l'ordre du Haut Commandement et à la décision des commandants des

Armées. Et, sans attendre que sa famille se soit préparée pour le départ, il monte à cheval et, de sa selle, donne son dernier ordre à Peć : que la musique militaire joue des marches sur la place pendant toute la durée de la retraite de l'armée, et qu'elle se replie en dernier.

Première édition en serbe : 1972-1978.

© L'Age d'Homme, Lausanne, 1991, p. 969-981.